

# SHERIDAN SQUARE



*STÉPHANE HÉAUME*

# SHERIDAN SQUARE

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

L'AUTEUR A BÉNÉFICIÉ, POUR L'ÉCRITURE DE CET OUVRAGE,  
D'UNE BOURSE DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE.

ISBN 978-2-02-107507-6

© Éditions du Seuil, février 2012

© Éditions Payot et Rivages, 1997,  
pour la traduction française de la citation en exergue

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication



Sir Arnold BAX (1883-1953),  
*November Woods* (1917).



*« Quel long voyage j'ai fait, pensai-je, pour en arriver à ma propre destruction. »*

*« Il ne supportait pas d'être loin de moi très longtemps. J'étais la seule personne sur cette terre froide et verte qui l'aimait, qui connaissait son langage et ses silences, qui connaissait ses bras, et qui ne portait pas de poignard. Tout le poids de son salut semblait reposer sur moi et cela m'était intolérable. »*

James BALDWIN (1924-1987),  
*Giovanni's Room* (1956).





PREMIÈRE PARTIE

Quelques morceaux  
rapportés par le vent



## I

LORSQUE JE vis s'éloigner sa silhouette noire dans la brume du Park, en cette fin d'après-midi d'hiver, je compris que c'en était fini de ma vie paisible : il marchait devant moi, lentement, le visage penché vers la neige encore intacte qu'il foulait ; et pourtant je sus que désormais, il serait *derrière* moi. Toujours.

Ce profil recueilli, ce pas, la façon d'enfourer ses poings dans son manteau, l'élégance avec laquelle il relevait la tête pour humer l'air et s'assurer de son chemin entre les troncs – cette attitude si familière me dévasta. J'ignorais où il allait. Il avait évité le lac, bien sûr. Il s'enfonçait dans les bois luisants de gel, vers le nord, vers la réserve d'eau. Une ombre. J'étais loin derrière lui. Il ne m'avait pas vu. Nous étions seuls. Le bruit des voitures au-delà des arbres parvenait sourdement, étouffé. Il faisait froid et, contre toute attente, ce n'est pas la joie qui s'empara de moi : j'avançais comme un guetteur fasciné par sa proie ; mais la proie, c'était moi. Et j'avais peur.

Il faut que je raconte tout. Je n'ai que peu de temps. Ces lignes, je les trace depuis la terrasse de mon appartement des Black Gardens. En contrebas s'éveille la grande tombe

verte de Central Park – car c’est à cela qu’elle me fait penser, maintenant, chaque matin : une dalle mortuaire couchée au milieu des buildings. D’ici, je pourrais presque apercevoir le lac et le restaurant du *Boat House* – là où tout a basculé, il y a trois ans. L’aube blanchit les gratte-ciel. L’enseigne de l’*Essex House* rougit. J’entends grandir le vacarme des taxis qui descendent la 5<sup>e</sup> Avenue, douze étages plus bas. Oui, je n’ai que peu de temps pour raconter cette histoire. Et pour que l’on me croie, surtout.

Il fera froid, aujourd’hui encore. Le soleil de cet été a brûlé la plupart des arbustes de la terrasse ; il faudra demander à John de les remplacer.

Les premiers signes de son retour en ville, je les avais décelés – redoutés, déjà – la veille au soir. Bien que la météo eût annoncé des chutes de neige pour la nuit, j’étais sorti, comme chaque jeudi.

Vers minuit, j’avais hélé un taxi sur la Cinquième – mon chauffeur personnel n’avait pas à savoir dans quels bas-fonds je me précipitais. Oublié sur la banquette arrière, un numéro défraîchi de *Scientific American* avait attiré mon attention. Thématique : le projet « Génome humain ». Un numéro datant de trois ans. Je l’avais déjà vu à Monroe Lodge, sur la table basse du fumoir ; un article de plusieurs pages tentait de percer la singularité des travaux de George McDermott sous le titre « *Les deux faces du génome* ». On y lisait que le chercheur possédait une partie du capital de PerkinElmer Corporation et qu’il avait largement contribué à la création de Celera Genomics. Son engagement dans la concurrence acharnée avec le consortium public international choquait ; mais ses découvertes suscitaient l’admiration. « *Son étude sur la dépendance comportementale fera bientôt l’objet d’une publication*

*saisissante. Isoler la base azotée de certains nucléotides permettrait en effet de substituer, de façon temporaire, une séquence du génome d'un receveur B à celle d'un donateur A. Le comportement de B serait ainsi, dans une certaine mesure, affecté, voire dicté, par le comportement de A. Bien qu'il soit encore trop tôt pour parler de "contrôle du comportement tiers", l'expression circule déjà dans le monde scientifique.* » Sur la page de droite, une photo montrait George à Monroe Lodge – pose d'empereur sur la terrasse du salon de musique, au premier étage. Le soleil blanchissait ses cheveux. Au loin, on devinait la mer. Mais, comme un hologramme, c'était surtout le visage de Lawrence qui m'apparaissait. Je reposai le magazine sur la banquette.

Dans les rues, ce soir-là, devant les clubs, il y avait beaucoup moins de monde que d'ordinaire. La neige avait découragé les noceurs. Le *Peggy & the King* clignotait de tous ses feux. J'aurais dû fuir ce bar. Le nouveau night-club à la mode ne désemplissait pas depuis son ouverture huit mois plus tôt. Me fut épargnée une longue attente dans le froid sous les néons roses et verts de l'enseigne démesurée. Tant mieux. Un vent glacial en provenance de l'Hudson filait entre les anciens entrepôts, lacérant la peau. Je payai. Deux videurs massifs engoncés dans des polaires à col de ragondin se frappaient les bras. Une buée blanche s'échappait de leurs lèvres. Signes de tête. J'entrai dans le large couloir métallique qui conduit au vestiaire. La musique martelait de ses basses sourdes l'espace, les murs tendus de noir, ma poitrine réduite à une mince membrane de chair et d'os. Manteau confié. Cinq dollars. Nouveau couloir – une passerelle orange fluo. Puis la première salle, la plus vaste, plongée dans une lumière sous-marine, sombre à y perdre la vue sauf au bar : une gigantesque couronne royale à l'horizontale, tout en bois

sculpté incrusté de diamants. Du meilleur goût. Autour s'alignaient des tabourets en forme de sceptre. Il y avait des cages accrochées au plafond. En guise de barreaux : des cannes à pommeau transparent illuminées de l'intérieur par des éclairages changeants, turquoise, grenat, vert fluo. Au centre se dandinaient lascivement des mannequins quasi nus, hommes ou femmes, à la plastique irréprochable. Une ficelle et vingt centimètres carrés d'étoffe pour unique costume. La grande classe. Les pauvres.

À cet étage, la musique était moins forte. Au bar, on bavardait ; en dessous, au-dessus, sur les côtés, on dansait. Une lave de décibels se déversait depuis les escaliers. Des groupes s'y engouffraient par grappes. On y trouvait de tout. Nymphomanes en robe longue, héritières démaquillées ou pun-kettes électriques, étudiants, célibataires en chasse, épouses délaissées, jet-set ridée parquée en niches VIP, hommes d'affaires sans affaires, tantouses molles matant le minet, clowns d'un jour et putes d'un soir – *le Peggy & the King* tenait à la fois de la foire aux monstres et du bal costumé. C'est ce qui en faisait le charme ; c'est aussi ce qui causa ma perte.

Je m'assis au bar, commandai un soda. La plupart des tabourets autour de moi étaient libres. Un couple propre s'embrassait à l'extrémité du diadème géant.

Je n'aimais pas ce genre d'endroit – et pourtant je m'y rendais, attiré par une force qui m'appelait, à laquelle je cédaï sans surprise. Y croiser des connaissances ne me gênait pas ; en dehors de Josh Beltram, un vieil antiquaire lubrique abonné aux bars tendance, cela arrivait peu, d'ailleurs : ni les membres du conseil d'administration du Metropolitan Opera ni mon associé n'étaient du genre à fréquenter ces lieux. Deux ou trois fois j'avais croisé l'un de ces faux golden boys arrogants et incultes qui pullulent à tous les étages

d'Asset Global Funds, Inc., mais ils ne m'avaient pas reconnu. À leur âge, à leur poste, on guette le visage du rival de bureau à évincer, pas celui du magnat qui les paye; nous n'allons pas aux mêmes réunions. J'étais assez tranquille, donc. Mes plongées nocturnes étaient imperméables à ma faune diurne.

J'avais pris mes habitudes. Toujours le même recoin du bar d'où j'avais une vue panoramique sur la salle. Des colonnes de lumière blanche tombaient sur le comptoir, le frappant de cercles parfaits. J'y plaçai mon verre soigneusement, à intervalles réguliers, m'absorbant dans des visions intimes.

C'est cette attitude de vieux garçon qui avait sans doute attiré l'attention de cette Sally je-ne-sais-quoi, trois semaines plus tôt. Elle m'avait lancé un regard navré sous ses boucles noires. Elle avait ri, s'était rapprochée de mon tabouret dans un déhanchement appuyé. Conversation débile. Deux verres. Complicité gonflée de testostérone. Taxi. Et nous avons fait l'amour chez elle, furieusement. Elle habitait un *basement* mal chauffé du côté de TriBeCa. À l'aube, elle m'avait tapé de trente dollars, tiens, voici mon numéro, je te les rendrai la prochaine fois. Bien entendu, le numéro était faux et je n'avais jamais remis les fesses dans son taudis qui sentait la sauce tomate et le déodorant. Il faut dire aussi qu'elle hurlait avant, pendant et surtout après – et ça, c'était vraiment ridicule. Du coup, le cri de cette créature vide était bon marché; mais je laissais l'affaire à d'autres, sans grande émotion. Adieu TriBeCa – cette garçonnière, en tout cas. Mes prochaines aventures se dérouleraient ailleurs, quelque part sur l'échiquier de Manhattan, dans des lits insoupçonnés dont la découverte me permettait de dessiner une cartographie érotique de la ville froidement dressée.

J'avais une règle : suivre mon partenaire, homme ou femme, ne jamais aller chez moi. Le penthouse des Black Gardens était un lieu intouchable, inviolable. Personne ne devait attenter à la sérénité de Grimwood Residence : ni aux trésors qu'elle contenait – accumulés depuis des générations – ni à la mémoire des Grimwood – à celle du vieux Clifford avant tout. Périmètre ultra-privé. Mon refuge, mon île suspendue.

Je pensais à cette pauvre fille, à mes nuits désenchantées, si lisses à force de répétition. Soda. Vague à l'âme. Coup d'œil dans la salle.

Quelqu'un s'était assis à côté de moi.

Je m'efforçai de ne pas me retourner. Je venais en effet de *reconnaître* une de ces présences dont la puissance vous irradie et vous aspire. Peur de regarder.

Cas de force majeure : j'adoptai une attitude des plus détachée. Feindre, une fois de plus. Lancer mon regard vers la ligne d'un horizon limité fait de corps grotesques s'agitant sous les stroboscopes. Lumières brisées. Visages violemment plaqués de rouge, de vert, d'un blanc funèbre.

Il me fallait prendre une pose. Boire, par exemple. Mes yeux rivés au sol, puis à mon bras, puis à ma main se posèrent finalement sur le comptoir où se trouvait mon verre, ma bouée pétillante. Stratégie : si j'agissais vite, avec le savoir-faire d'un marin qui enchaîne les bocks, je n'aurais pas à m'attarder sur le voisinage. On m'observait. C'était cruel. Des forces toutes-puissantes, pensais-je, voulaient m'arracher un regard. Je résistai, m'emparai de mon verre.

À côté de mon verre, il y avait un livre. Un de ces livres de poche que l'on emporte dans sa solitude pour se raccrocher à quelque chose mais qu'on ne lit jamais – ou que l'on a trop lu. La couverture était bleu turquoise avec un peu de rouge, je crois. Bien que l'édition ne me fût pas connue, le titre, ce



titre bref qui m'avait hanté tant d'années, se planta dans ma prunelle comme un harpon.

*Giovanni's Room*

Combien de fois, depuis trois ans, depuis ces jours insupportables où Lawrence avait disparu de ma vie – du moins physiquement –, combien de fois m'étais-je identifié aux personnages déchirés de James Baldwin ? Pas une semaine, pas un jour que le bouleversant récit ne fût emporté dans les restaurants lors de dîners solitaires, dans le Park que j'arpentais comme une âme en peine, durant les représentations du Metropolitan Opera auxquelles j'avais assisté déjà vingt fois mais où, à cause de l'étiquette, je devais paraître lors de galas interminables. J'avais essayé d'y puiser les réponses aux silences de Lawrence. En vain. Et ce soir, le livre était là, apporté par un autre, devant moi, familier, rassurant. Provocant, effrayant.

Je levai les yeux.

Assis sur le tabouret voisin se tenait un jeune homme, droit et calme. Il pouvait avoir trente ans. Ses grands yeux clairs se noyaient dans la foule qui paraissait lui être indifférente. Il avait les cheveux très noirs, courts, un peu en bataille, et il émanait de son visage au teint pâle quelque chose de racé et de triste tout ensemble. Il détonnait dans ce bal insolite. Je ne l'y avais jamais croisé – sa beauté m'aurait frappé. Dans sa chemise blanche, il avait un air sage, l'air de ceux qui sont arrivés là par hasard et que rien ne touche, ni le bruit ni les pantins.

Il se tourna de trois quarts pour commander, sans me regarder. J'en fus soulagé et cependant se dégageait toujours de sa personne cette *présence* – si prégnante que je m'écartai

un peu de lui, comme si j'avais voulu m'éloigner d'un feu trop fort. Il le remarqua, me dévisagea furtivement et dit :

« Pardon. »

Avec le recul, à présent que je me remémore les tragiques événements, ce premier mot sonnait déjà comme le présage voilé de ce qui allait advenir, de tout ce que, malgré lui et pourtant par lui, j'allais être contraint de surmonter.

« Je vous en prie », dis-je en affichant un sourire de circonstance.

Il n'y avait plus un centimètre de libre au bar. La salle était comble. Il faisait déjà très chaud – pourtant je fus parcouru d'un frisson. Je bus mon verre d'un trait et fis face au comptoir afin d'en commander un autre.

Nous nous trouvâmes ainsi côte à côte, les yeux fixés sur le barman assailli qui ne venait pas ; nous avions l'air paralysé. Entre nous, il y avait *Giovanni's Room*.

Il s'était levé. Nous avions la même taille. Il était peut-être un peu plus mince. Machinalement, je pris le livre dans ma main, en fis défiler les pages dont je humai le parfum. Ce geste, jamais je n'aurais dû le faire ; il n'avait pas été pensé, il n'avait pas été *prémédité* comme on le dit d'un meurtre – et pourtant, je le comprendrais beaucoup plus tard, il ne s'agissait pas d'autre chose : d'un meurtre.

Le jeune homme me regarda. Ses yeux s'étaient agrandis et j'y lus une pointe d'intérêt.

« Vous aimez les livres, n'est-ce pas ? » demanda-t-il d'une voix faible.

Cette voix était timbrée, pourtant, car elle avait traversé la musique ; mais le garçon n'avait pas crié comme le font si souvent les individus sûrs de leur effet.

« Celui-ci en particulier », dis-je avec un signe de tête rigide, espérant couper court à toute conversation.

Puis je détournai la tête vers le barman qui enfin s'approchait.

« Et pour vous, jeunes gens ? » hurla le grand blond en polo noir écussonné *Peggy & the King*.

Je fis un geste en direction du jeune homme pour ne pas lui griller la politesse. Celui-ci m'adressa un sourire de reconnaissance.

« Une Frozen Margarita, s'il vous plaît.

– Et vous ?

– La même chose. »

Je ne bois jamais de Margarita. J'ai horreur de la tequila, comme d'ailleurs de tous les alcools forts. C'était idiot.

De nouveau, nous fixâmes sans parler le serveur et son numéro de remplissage de verres – très au point mais comique. La chorégraphie de la bouteille et du jet de soda est fondamentale, nous le savons tous, pour le goût de la boisson ; et surtout pour son prix.

À cet instant, je me promis de régler mes consommations et de faire un tour plus loin. Les deux verres furent frappés sur le comptoir ainsi qu'une sentence, dans la lumière crue des faisceaux fluorescents. Le jeune homme prit le sien, se leva et, me lançant un sourire complice :

« À James Baldwin ! »

Trop tard. J'étais obligé de l'imiter.

« À James Baldwin. »

Un sourire franc illumina son visage. Nous trinquâmes. Je bus une gorgée. Lui fit le geste de porter le verre à ses lèvres, hésita, me dévisagea de nouveau mais cette fois-ci plus longuement, puis il dit :

« Je m'appelle Paul. Paul Sherwood. »

Je ne répondis pas tout de suite. Sa façon de se présenter (d'ordinaire personne ne donne son nom de

famille), la distinction avec laquelle il tenait ce verre, la bonté que je lisais dans ses yeux – tout me signifiait que ce garçon n'était pas comme les autres. Peut-être l'avais-je moi aussi mis en confiance, bien malgré moi, avec mes propos sur *Giovanni's Room* et mon allure que je savais soignée.

« Sheridan, fis-je enfin. Sheridan Grimwood.

– Ravi de faire votre connaissance. »

Nous nous serrâmes la main. Ce qui n'arrive jamais, là encore.

Cette fois-ci, nous bûmes ensemble. L'espace d'un instant, je me demandai ce qu'il pouvait bien faire dans la vie, avocat, peut-être, ou banquier, mon Dieu!, de quelle université il était sorti, Yale, Harvard, Princeton?... Il eut l'air de réfléchir puis, s'asseyant :

« Tiens, c'est amusant !

– Quoi donc ?

– Mon nom, Sherwood...

– Eh bien ?

– Il commence par les quatre premières lettres de votre prénom et se termine par les quatre dernières de votre nom.

– Je n'avais pas remarqué. Coïncidence, en effet. »

Il posa son verre sur le comptoir. Ses yeux devinrent fuyants ; ils semblaient chercher un point derrière les hautes rangées de bouteilles illuminées. Je dévisageai à mon tour Paul Sherwood. Oui, il y avait quelque chose de triste et de fragile sur ses traits. Paul Sherwood. Je me répétais ce nom. Un enfant perdu, me dis-je.

Il se tourna vers moi et prononça une phrase que j'eus du mal à comprendre. Mais j'avais lu sur ses lèvres ceci : *C'est un peu comme si j'étais à la fois votre début et votre fin.*

« Pardon ? fis-je soudain mal à l'aise.



